62e ANNEE (7e SÉRIE) N° 6 7 FEVRIER 1952

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER Protonotaire apostolique *ad instar participantium* Directeur	Mgr F.-M. CATHERINET Prélat de la Maison de Sa Sainteté Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Le Polyptyque d'Irminon. — II. Le Muséum de Paris. — III. A la gloire d'Austerlitz. — IV. Origines de l'Académie des Sciences morales. — V. Pasteur et les Lettres. — VI. La fondation de la hiérarchie ecclésiastique en Colombie. — VII. Après la béatification de Pie X. — VIII. Pie XII et le paradoxe du pape. — IX. La liturgie en pays latin. — X. A la conquête de l'Annapurna. — XI. Les prix Nobel 1951 de physique, de chimie et de physiologie médicale.

I

L'Institut de France célèbre, chaque année, le 25 octobre, l'anniversaire de sa fondation. A cette occasion, chacune des cinq Académies délègue un orateur qui donne lecture d'un travail inédit, sur quelque sujet d'érudition. *La Revue des deux mondes* publie ces discours toujours intéressants et nous allons lui en emprunter quelques traits saillants.

C'est d'abord M. Ch. Edmond Perrin, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui a parlé de l'*Abbaye de St-Germain des Prés, au IXe siècle*. Cette abbaye, l'une des plus anciennes de France remonte à Childebert Ier, vers 550 ; mais elle n'entre pleinement dans la lumière de l'histoire qu'au IXe siècle. Et cette lumière, elle la tire surtout du fameux *Polyptyque d'Irminon*, qui est de cette époque, c'est-à-dire du début du règne de Louis le Débonnaire (814-840).

Mais d'abord qu'est-ce qu'un *polyptyque ?* On appelait ainsi, dès l'époque romaine, un registre des impôts, un cadastre, un terrier, et, quand il s'agit d'une abbaye, le polyptyque est une énumération de ses propriétés foncières. Le Polyptyque d'Irminon est probablement le plus ancien qui nous ait été conservé. Il a été édité, en 1844, par Benjamin Guérard, et cet érudit l'a fait précéder de *Prolégomènes*, qui en forment un commentaire étendu et pénétrant. C'est lui qui a daté le document de l'abbatiat d'Irminon, dont les dates limites sont mal connues, mais qui doit se placer entre 794 et 829. B. Guérard croyait pouvoir situer la rédaction du Polyptyque entre 806 et 829. M. Perrin, lui, estime qu'il faut le rapprocher le plus possible de la seconde date, donc « à une date de peu antérieure à 829 ». Mais ce qui a intéressé le plus les savants, dans ce document, c'est qu'il énumère toutes les *villæ* ou *domaines* appartenant à l'abbaye. Ces *villæ* avaient pour la plupart l'étendue d'une paroisse entière, ou de ce que nous appelons, au civil, une commune. En effet, les 25 *villæ* que le Polyptyque, malheureusement mutilé, énumère, représentent environ 54.000 Ha, y compris les bois, soit plus de 2.000 Ha par *villa*. Notons qu'il ne s'agit là que des *villæ* affectées à la subsistance des moines, et soustraites, pour cette raison, au bon plaisir de l'abbé. On avait calculé cette mense conventuelle pour faire vivre convenablement 120 religieux. D'après tout ce que nous savons par d'autres sources, le nombre des religieux, au IXe siècle, fut en effet d'environ 120, le double de ce que l'on comptait d'ordinaire dans des monastères réputés florissants. L'abbaye avait même dû essaimer, en créant çà et là des prieurés rattachés au centre abbatial, mais vivant de leur vie propre, et qu'on appelait *cellæ fratrum*.

Le Polyptyque d'Irminon nous renseigne sur l'existence des villages des environs de Paris, au début du IXe siècle. On devine l'empressement des érudits à le consulter sur ce point. Il permet aussi de calculer la population de chaque village, d'en connaître le revenu global, de savoir ce qui revenait à la mense conventuelle et ce que coûtait l'entretien d'un moine, y compris les dépenses collectives de l'entretien des bâtiments conventuels.

Ajoutons, avec M. Perrin, que la situation si florissante de 829 ne dura pas très longtemps. A partir de 845, les Normands poussent leurs incursions dévastatrices jusqu'à la région parisienne. A trois reprises les moines de St-Germain-des-Prés furent contraints de s'enfuir en emportant les saintes reliques, le trésor et les archives de leur couvent. En 845, ils allèrent se réfugier dans une de leurs *villæ*, à Combs-la-Ville, un peu à l'est de Villeneuve-St-Georges, et ils y restèrent jusqu'en juillet 846. Lors de la grande invasion de 856-862, ils poussèrent jusqu'à la région de Montereau, et s'établirent à Esmans, qui était aussi leur propriété. En 861, ils jugèrent prudent d'aller dans un autre de leurs domaines, à Nogent-l'Artaud, près de Château-Thierry. Ils ne purent revenir à St-Germain, qu'en 863. Enfin, en 885, à l'approche de l'armée normande qui allait bloquer Paris, durant deux ans, les moines cherchèrent leur refuge dans la Cité, alors fortifiée et mise en défense. L'un d'eux, le moine Abbon, vécut toutes les péripéties de ce siège fameux et en a laissé un récit dont tous les historiens se sont inspirés. C'est alors que s'illustra l'évêque Gozlin, ancien abbé de St-Germain, et son neveu et successeur, à la tête de l'abbaye, l'abbé Ebles.

A cette lointaine époque, l'abbaye était isolée au milieu des champs. On ne voyait autour d'elle que les cabanes des serfs chargés de cultiver la réserve, formée de prés et de grandes pièces de

labour. Ce ne fut qu'au XIIe siècle que l'abbaye entreprit d'attirer sur son territoire des hôtes, artisans de toute sorte, en leur accensant des lots de terre prélevés sur cette réserve. Ce fut le premier noyau du bourg de St-Germain, qui ne devait se fondre dans Paris, qu'à l'époque moderne. Ce bourg, devenu le quartier St-Germain, garda et garde encore quelque chose de son caractère originel. « Beaucoup de ses rues aujourd'hui encore jouissent du charme discret des quartiers que l'Eglise a marqués de son empreinte. » Depuis quelques années toutefois, c'est là, dans les cafés ou les « caves » que l'ardente jeunesse tient ses assises, pour discuter de l'existentialisme et de beaucoup d'autres sujets moins métaphysiques, ou de théories audacieuses, dont les moines doivent parfois s'étonner ou se scandaliser dans leurs tombes !

II

Après M. Perrin, c'est M. Roger Heim, de l'Académie des Sciences, qui a parlé des origines du *Muséum de Paris*, beaucoup plus connu sous le nom de *Jardin des Plantes*, et situé sur la rive gauche et à proximité de la Seine. Il s'appela d'abord le *Jardin du Roy*. Ou pour mieux dire, son fondateur, un avocat fantasque et original, Jacques Gohory, en acheta l'emplacement, en 1571, pour s'y retirer dans la solitude, au milieu d'un jardin auquel il donna le nom bizarre de *Lycium philosophal San-Marcellin*, et où il réunit des plantes rares, pennaches à feuilles multicolores, choux à fleurs d'un goût excellent, euphraises, angéliques, lunaires, martagons, etc. Il y cultiva aussi « l'herbe des deux Petrum », qu'il croyait mâle et femelle et dont il tira, sans le savoir, la nicotine, herbe dont Marie de Médicis accepta d'être la marraine, ce qui explique qu'avant de s'appeler *nicotiane* ou *tabac* — un nom qui devait faire une singulière fortune — cette plante s'appela l'*herbe de la Reyne*, ou encore *Médicie*. Après la mort de Gohory, Nicolas Houël, apothicaire, demanda l'autorisation de fonder une maison et un hôpital de la Charité chrétienne, avec apothiquairerie et jardin des simples. Cette œuvre fut en effet fondée, rue de l'Arbalète, en 1576. Le médecin ordinaire de Louis XIII, Guy de la Brosse, s'inspira de ces antécédents pour se créer un jardin médical, dont Richelieu proposa au roi de faire une propriété nationale. Finalement, le 15 mai 1635 — l'année même où naissait l'Académie française, — fut créé, par acte royal, le *Jardin Royal* des plantes médicinales. Guy de la Brosse doit donc en être considéré comme le véritable initiateur. Chaque samedi, au Jardin du Roy, on distribuait gratuitement les herbes à tisanes aux pauvres de Paris. Dès 1640, on y cultivait 2.300 espèces. Chose plus importante, on y enseignait la botanique et la chimie pharmaceutiques, puis l'anatomie. « Ainsi naquit à Paris le plus grand établissement d'histoire naturelle du monde. »

N'oublions pas que ce Jardin du Roy est plutôt un jardin médicinal qu'un jardin d'agrément ou de curiosité scientifique. Il est d'ordinaire administré par un médecin. On en fait un jardin d'expériences. Après Guy de la Brosse, mort en 1641, le plus fameux de ces intendants fut Fagon, 1638-1718, qui, non content de voyager en France pour acquérir des plantes, eut l'idée de demander au roi d'en faire venir des pays étrangers. On sait que Fagon fut le médecin de Louis XIV. Dès son temps, les chercheurs de plantes français parcourent l'univers : Plumier en Amérique, Feuillée au Pérou, Lippi en Egypte, plus tard, Commerson, Bougainville, Dombey, Desfontaines, La Billardière, Dolomieu.

Le Jardin du Roy est devenu un droguier universel. Là se développe l'Histoire naturelle, là se forme la botanique scientifique, avec Tournefort, Vaillant, Antoine-Laurent de Jussieu, Bernard de Jussieu, Adanson. Et enfin voici Buffon. M. Heim en fait le plus brillant éloge :

> « La personnalité de Buffon, dit-il, ne doit rien à son temps, elle le domine ; elle se fond dans plusieurs personnages sous un seul homme, tous de grande taille, et qui unirent à la fois l'activité et la réflexion, l'intuition et l'application, le génie et le talent, le savoir et l'habileté. Grand historien de la Nature, majestueux écrivain, esprit élégant, expérimentateur obstiné, administrateur autoritaire, organisateur et financier, il est à l'altitude de son Roi et sa Cour s'appelle Vicq d'Azyr, Fourcroy, Macquer, Winslow, Daubenton, A. L. Brongniart, Dolomieu, André Thouin. »

Après la mort de Buffon, « le Pline et l'Aristote de la France », en 1788, voici que la Révolution éclate. Lakanal et Daubenton défendent son œuvre. Le Jardin du Roy change de nom sans changer de fonction. Il sera désormais le *Muséum*. Le grand nom est alors Lamarck, savant hors de pair, génie méconnu et qui mourra pauvre et aveugle, éclipsé à tort par Darwin, créateur de la théorie de l'évolution de la vie. Avec Lamarck, il faut citer Georges Cuvier, Etienne Geoffroy - St-Hilaire, créateur de l'embryologie. Mais ils sont trop, on ne peut les nommer tous, ceux qui s'illustrent au Muséum, soit dans les collections botaniques ou zoologiques, soit dans les cours scientifiques ; toutefois on ne peut omettre Claude Bernard, l'un des maîtres de la physiologie, et Henri Becquerel, l'inventeur de la radio-activité. C'est que l'enseignement a pris désormais le dessus, au Jardin des Plantes. On n'y vient pas seulement par curiosité, pour voir des animaux rares, ni par oisiveté à quelque rendez-vous de flirt, dans les allées parfumées et fleuries, on y vient pour étudier, pour apprendre. Et on y vient en nombre :

> « Car c'est du public parisien, du relevé des entrées à la Ménagerie, à l'Alpinum, au Zoo de Vincennes, au Vivarium, au Musée de l'Homme, que le Muséum national alimente en crédits ses 21 chaires magistrales et les 350 chercheurs qui en forment l'armature. »

En terminant, M. Roger Heim proteste contre l'affirmation selon laquelle la spécialisation doit devenir la règle de la recherche scientifique, en sorte que le chercheur se fonde, se perde dans la masse, dans l'équipe, dans l'anonymat de la termitière. Et il conclut par un vœu émouvant :

> « Je souhaite à ce refuge où tant d'esprits venus de France se retrouvèrent, partis d'une vocation, dans l'obsession de démonter les mécaniques et de démontrer les mécanismes de la vie, je lui souhaite, malgré la poussée des civilisations neuves, malgré l'attaque menée par les robots, malgré les temps et le flux d'une marée — qui suivra la loi perpétuelle de l'alternance — je lui souhaite de continuer et de contribuer à défendre, fort de trois siècles confondus dans vingt siècles de Paris, les positions acquises par le génie français, et qu'un seul mot résume : l'esprit. »

III

Nous allons entendre maintenant M. Jean Bourguignon, de l'Académie des Beaux-Arts, et conservateur du musée napoléonien de Malmaison, nous parler des *Monuments et Œuvres d'art à la Gloire d'Austerlitz*.

La bataille d'Austerlitz, un des plus purs chefs-d'œuvres de la stratégie napoléonienne (2 décembre 1805) ! En France, la joie fut générale. La ville de Paris offrit une couronne d'or pour les aigles des régiments ayant prit part à la bataille. Les drapeaux enlevés à l'ennemi vinrent pavoiser Notre-Dame et le palais du Sénat. Un nouveau pont reçut le nom de *Pont d'Austerlitz*. Mais des monuments plus importants et plus durables vinrent glorifier la mémorable victoire. La première initiative vint de la manufacture impériale de Sèvres. Elle avait alors pour directeur, depuis 1800, Alexandre Brongniart, neveu de celui qui a été nommé plus haut, minéralogiste de valeur, futur collaborateur de Cuvier, et fondateur de la méthode en géologie. Brongniart avait fait revivre à Sèvres l'art presque oublié de la peinture sur verre. Il offrit à Daru de fabriquer un vase historié rappelant la campagne d'Austerlitz. Un accident de montage, lors de la cuisson du vase, retarda l'exécution jusqu'au 4 mai 1806, date où la pièce fut livrée au Palais de St-Cloud. La valeur du vase dans la comptabilité de la manufacture était de 4.500 fr. Il mesure plus de 1 m. 30 de hauteur et comprend trois bandeaux réunis par des cercles de bronze ciselé et doré. Les dessins étaient du peintre d'histoire Pierre Bergeret, élève de Lacour père, de Vincent et finalement de David. Sous la Restauration, ce vase fut relégué aux réserves. On le retrouve, sous la monarchie de juillet, au Palais de Versailles. Le 18 mars 1889, il est remis aux Domaines qui en font la vente, et pendant 40 ans, on en perd la trace.

« J'ai eu la chance, dit M. Bourguignon, en 1932, de le remarquer chez un antiquaire. On en demandait alors un prix élevé. Je fis appel à la générosité d'une amie américaine, M[me] John Hubbard. Elle offrit en don à Malmaison la précieuse relique, qui n'aurait jamais dû quitter nos collections nationales. »

Le vase d'Austerlitz avait attiré l'attention de l'empereur sur Bergeret. Ce fut encore lui qui fut chargé des dessins des bas-reliefs qui devaient s'enrouler autour de la fameuse *Colonne d'Austerlitz* ou de la *Grande Armée*, ou encore de la *Victoire*, mais que l'on appelle aujourd'hui tout simplement la *Colonne Vendôme*, commencée en 1806 et inaugurée le 15 août 1810.

Il faut rapprocher de cette colonne *l'Arc de Triomphe du Carrousel*, car, bien qu'élevé à la gloire des armées françaises en général, les six bas-reliefs qu'il comporte sur ses faces, sont tous consacrés à la campagne de 1805, de l'*Entrée à Munich*, à *La Paix de Presbourg*, en passant naturellement par la *Victoire d'Austerlitz*.

En même temps que Napoléon faisait ériger cet arc, il commandait à Brongniart, une table en porcelaine richement décorée, dont l'objet serait de glorifier l'Empereur et les généraux qui avaient pris part à la bataille d'Austerlitz. La commande fut transmise par Daru, le 26 avril 1806, en ces termes :

« Faire une table ayant au centre le portrait de l'Empereur, et, autour, celui de chacun des généraux commandant les sept corps de la Grande-Armée, celui du maréchal Berthier et ceux des principaux officiers de l'Empereur. »

Le dessin général fut donné par Percier. L'un des meilleurs peintres en miniature, J.-B. Isabey, fut chargé des portraits et on mit à sa disposition un appartement de la manufacture de Sèvres, pour son travail. Il reçut 9.000 fr. d'honoraires. Pour les ornements et les dorures on mit à l'œuvre les spécialistes les plus habiles de Sèvres. Bref, l'ensemble, terminé le 10 octobre 1810, revint à plus de 30.000 francs et fut livré, le 18 novembre, à l'Empereur, pour 35.000. Il avait fallu quatre ans pour réaliser cette merveille, en raison des dimensions inusitées de la plaque de porcelaine à obtenir. Quatre cuissons avaient été nécessaire pour y arriver, « sans aucune fente, ni coups de feu, ni boursouflure ». Stendhal qui vit la pièce, le 9 mai 1810, avant sa livraison, déclarait : « C'est le plus joli objet manufacturé que j'aie jamais vu. »

Au milieu, resplendissante, la figure de l'Empereur, en costume impérial. Du médaillon central s'échappent treize rayons d'or portant les noms de treize villes qui marquaient les étapes de la campagne de 1805. Entre les rayons, treize médaillons contenant les portraits fort ressemblants de Bessière, Ney, Lannes, Bernadotte, Berthier, Murat. Augereau, Soult, Mortier, Davout, Marmont, Caulaincourt et Duroc. Brongniart avait voulu réaliser ce qu'il appelait « le tour de force de la fabrication ». La table mesure, en effet, un mètre de diamètre, et elle est enchâssée dans le bronze. On allait prendre l'habitude de la désigner sous le nom de *Table des Maréchaux*.

Comme le vase signalé plus haut, elle devait avoir ses avatars. Louis XVIII la renvoie à Sèvres, dès 1816. Puis, en mai 1818, la manufacture doit le rendre au Musée royal pour être échangée contre des vases grecs. Un marchand, nommé Trochon, en devient acquéreur. Il envisage de la découper pour vendre séparément les portraits. Isabey l'apprend et obtient de son ami, Marcel de Serres, un descendant d'Olivier de Serres, qu'il achète la table. Elle lui coûte 60.000 francs. Mais en 1839, éprouvé par des revers de fortune, il cherche à la revendre, et la table passe en Angleterre où elle reste jusqu'en 1861. Le fils de M. de Serres peut la dégager et elle revient en France, mais le surintendant aux Beaux-Arts n'en offre que 18.000 francs. Prix dérisoire ! La table retombe aux mains d'un Anglais, mais elle revient encore en France, passe de mains en mains, jusqu'au jour où, en 1929, on vend à la galerie Georges Petit les meubles et objets d'art venant de la succession du prince de la Moskowa, dernier acquéreur de la *Table d'Austerlitz*. C'est alors que M. Bourguignon médite de la faire revenir dans l'un de nos musées nationaux, celui de Malmaison. Il a fort à faire pour empêcher que l'illustre souvenir soit enlevé par Hearst, le grand maître de la « presse jaune » aux Etats-Unis. Mais M. Bourguignon, invoquant une loi récente qui donne droit de préemption au ministre des Beaux-Arts en France, sur les objets d'art menacés de partir pour l'étranger, et, d'autre part, aidé par un riche et généreux américain, M. Edward Tuck, tout heureux de jouer un tour à M. Hearst, obtient pour 400.000 francs la Table qui prend place désormais au musée de Malmaison.

On notera que les objets d'art ne sont pas nécessairement un refuge contre la dévaluation. Cette table avait coûté à Napoléon I[er] 1750 pièces de 20 francs, qui voudraient au cours du jour environ 8 millions. Or, la Table a été payée 400.000 francs. Il est vrai que c'était en 1929 et que depuis...

IV

M. Marcel Dunan de l'Académie des Sciences Morales avait choisi pour sujet : *Paris et la Première Académie des Sciences Morales.* Cette Académie fut d'abord la seconde classe de l'Institut de France, et elle porta le nom de *Classe des Sciences Morales et Politiques de l'Institut national.* La première classe était celle des *Sciences physiques et Mathématiques,* la troisième, celle *de la Littérature et des Beaux-Arts.* Chacune avait son individualité, mais toutes ne formaient qu'un seul corps, en vertu de la charte officielle de l'Institut, du 25 octobre 1795.

Cette même loi prévoyait pour la Classe des Sciences morales — le mot Académie étant alors proscrit — six sections de chacune six membres Sur ces 36, 12 étaient nommés par le Directoire, et les autres, par ces 12. Le Directoire nomma Volney et Garat, pour l'Analyse des sensations et des idées — ce qu'on appellera plus tard plus simplement : la section de Philosophie ; — Bernardin de St-Pierre et Mercier pour la section de Morale ; Daunou et Cambacérès pour la Science sociale et Législation ; Sieyès et Creuzé de Latouche pour l'Economie politique ; Levesque et Delisle de Sales pour l'Histoire ; Busche et Mentelle pour la Géographie. Tous ces noms ont gardé une certaine notoriété. A leur tour, les 12 choisirent des hommes tels que Cabanis, le fougueux médecin matérialiste, La Réveillère-Lépeaux, qui devait être Directeur et qui passe — à tort du reste — pour le fondateur de la Théophilanthropie, dont il ne fut que le protecteur. Parmi les autres élus, signalons l'évêque constitutionnel Grégoire, Lakanal, Dupont de Nemours, et enfin Talleyrand. Il serait injuste de ne pas nommer encore, mais cette fois parmi les membres restés étrangers à la politique, l'abbé Raynal et le chanoine Anquetil, auteur d'une *Histoire de France,* que l'on rencontre encore dans les anciennes bibliothèques et qui était une consciencieuse compilation.

Au bout de trois mois, nécessaires à l'organisation de l'Institut, la séance inaugurale eut lieu au Louvre, salle des Cariatides, le 4 avril 1796. Les cinq Directeurs étaient là, dorés sur toutes les coutures. Le discours fut fait par Daunou, qui eut une phrase sévère pour le régime de la Terreur auquel il avait échappé de justesse :

« Au règne de la barbarie, qui a duré près de deux ans, dit-il, succèdera un grand siècle, comme un beau jour succède à une nuit d'orage... Maintenant, en pleine possession de la liberté, la République nous appelle, pour rassembler et raccorder toutes les branches de l'instruction, reculer les limites des connaissances, provoquer les efforts des talents, récompenser leurs succès, recevoir, renvoyer, répandre toutes les lumières de la pensée, tous les trésors du génie. »

L'Institut de France prenait donc le départ dans un grand optimisme, dans une magnifique confiance en la raison humaine et en la science ! Un journal lui faisait écho :

« On n'a pas vu sans attendrissement cette réunion des hommes les plus recommandables dans les sciences et dans les arts, que la tourmente révolutionnaire avait dispersés. »

L'un des plus originaux de ces « hommes » si « recommandables » était Louis-Sébastien Mercier, auteur d'un ouvrage imposant et confus, sur lequel les érudits se penchent de nouveau, après un injuste oubli : le *Tableau de Paris,* une des sources les plus piquantes que nous possédions sur la vie à Paris, entre 1780 et 1790. C'était un caractère fort indépendant et il le montra bien, le jour, où refusant de se conformer aux limites fixées pour la longueur des communications à l'Institut, il continua intrépidement à parler, malgré les invitations du président et les éclats de rire du public, si bien qu'il fallut lever la séance pour le faire taire !

Un autre membre considérable de la même classe de l'Institut fut « le citoyen Talleyrand-Périgord » et il semble que ce fut l'une de ses communications à l'Institut qui donna naissance à l'expédition d'Egypte. Cela nous conduit à ce petit général dont la gloire montait de jour en jour : Bonaparte. Il fut élu à la classe des Sciences physiques et Mathématiques, le 25 décembre 1797, pour succéder à Lazare Carnot, écarté du Directoire après le 18 fructidor. Ce nouveau membre allait éclipser tous les autres.

Ici, M. Dunan veut réfuter la « légende » selon laquelle Bonaparte, en 1803, aurait supprimé l'Académie des Sciences morales, dans sa première forme, comme « foyer de l'esprit de liberté ». Jules Simon a donné à cette légende l'appoint de son autorité, quand il a écrit :

« Le Premier Consul en finit du même coup avec le gouvernement des avocats et l'Académie des idéologues, avec la liberté de parler et la liberté de penser. »

La vérité est tout autre. Bonaparte n'avait pas mis fin au gouvernement des avocats, en supprimant le Directoire, il avait au contraire agi selon le secret désir des révolutionnaires nantis. Le gouvernement fort qu'il créa était, dit M. Dunan, « l'idéal des moralistes et des sociologues, des juristes et des économistes de l'Institut ». Des trois Consuls provisoires du 19 brumaire, deux appartenaient à l'Institut. Mais il arriva que Destutt de Tracy, jugeant peu clair le nom d'*analyse des Sensations et des Idées* donné à sa section, créa le nom d'*idéologie,* titre d'un de ses ouvrages. Ses amis du salon de M[me] Helvétius à Auteuil, devenu celui de Cabanis, se donnèrent à eux-mêmes le nom d'*idéologues.* Et comme ils étaient nourris de l'anticléricalisme de l'Encyclopédie, ils firent ce que font aujourd'hui, sous nos yeux, les grands champions de la *défense laïque,* ils firent opposition à la pacification religieuse voulue par Bonaparte. Ils le nommèrent l'*idéophobe,* et lui reprochèrent de « s'encapuciner ». Mais Bonaparte n'était pas homme à reculer devant « les idéologues »[1]. Il tint

[1] Tout le monde sait que Volney tenta de se faire l'interprète de l'incrédulité auprès de Bonaparte. Et comme le Premier Consul invoquait le désir populaire de la paix religieuse, Volney eut l'impertinence de lui dire que le peuple voulait aussi les Bourbons ! Pour toute réponse, Bonaparte lui décocha dans le ventre un coup de pied qui le jeta à la renverse ; puis froidement, il sonna et fit emporter « Monsieur le Sénateur » !

bon et imposa le Concordat. Il faut dire que la section des Sciences morales à l'Institut était elle-même profondément divisée : il y avait une majorité d'athées, mais aussi quelques déistes et même quelques chrétiens. Des discussions passionnées éclatèrent en face du retour offensif du « sacerdotisme » et Cabanis s'emporta contre Bernardin de St-Pierre, au point de s'écrier : « Je jure que Dieu n'existe pas ! » Bonaparte se borna à remanier la composition de l'Institut et aux trois classes qui le composaient substitua les quatre suivantes : 1° Sciences physiques et mathématiques ; 2° Langue et Littérature françaises ; 3° Histoire et Littérature ancienne ; 4° Beaux-Arts. Les *idéologues* furent éliminés par une discrète épuration et les écrivains et érudits méritants furent inclus dans la seconde classe, qui devait devenir, un peu plus tard, l'*Académie française* renaissant de ses cendres. Mais l'Institut continuait et il est donc faux de dire qu'il fut supprimé par Bonaparte avec la liberté de penser !

V

L'Académie française, dont nous venons d'écrire le nom, avait délégué M. Pasteur Vallery-Radot, pour parler en son nom, le 25 octobre, et le sujet traité fut *Pasteur et les Lettres.*

« Les Lettres sont-elles supérieures aux Sciences ? » Voilà, comme le dit l'orateur, un sujet de dissertation qui aurait pu tenter Fontenelle, Voltaire ou d'Alembert, et être mis au concours par quelque Académie de province au XVIIIe siècle. De nos jours, on proposerait cela aux candidats du Baccalauréat de philosophie, et ces candidats, éblouis par les découvertes scientifiques modernes, pourraient être tentés de placer les Sciences bien au-dessus des Lettres !

M. Pasteur Vallery-Radot estime que ce serait une grave erreur. Faisant écho à une opinion que nous avons, à maintes reprises, recueillie ici-même, à savoir à cette sorte de doute et de désespoir qui s'empare actuellement des savants, il déclare :

« Si Renan revenait parmi nous, il serait quelque peu étonné de constater que son Temple de la Science, au lieu de continuer à s'édifier pierre à pierre, a subi de telles meurtrissures depuis le début du XXe siècle, qu'il s'est en partie écroulé. Au lieu de le voir s'élevant vers le ciel, comme il l'avait rêvé, ce ne serait plus sous son regard surpris que pans de murs, colonnes brisées, statues mutilées : il se croirait devant un temple grec abîmé par les âges... Mais le regretterait-il ?... Je crois plutôt qu'il s'en divertirait. »

C'est en effet l'attitude que préconise M. Jules Romains, devant le chaos intellectuel et politique actuel : *se mettre au balcon et rire de la cohue !* En face du désarroi de la science, qui n'arrive plus à maîtriser toutes ses données, les chefs-d'œuvre de la littérature et de l'art gardent une merveilleuse jeunesse ! L'œuvre littéraire est immuable. On ne peut rien changer à une tragédie d'Eschyle, à une pièce de Corneille, de Racine ou de Molière. Dans le domaine artistique, « on n'imagine pas qu'une ogive de la sainte Chapelle ou de Notre-Dame puisse être modifiée dans sa ligne harmonieuse. » Qui donc proposera de transformer le sourire de la Joconde ?

« Ainsi la littérature et l'art, du fait de la pérennité de leurs œuvres, telles qu'elles ont été conçues, nous semblent-elles supérieures aux Sciences. La beauté créée par l'écrivain ou l'artiste de génie est totale, alors que la vérité découverte par le savant n'est que parcellaire. »

Einstein a pu découronner Newton, et le chanoine Lemaître écarter le système de Laplace, mais Victor Hugo n'a pas diminué Racine, ni Renan, Bossuet !

Mais quelle était, sur ce point l'opinion du grand Pasteur ? Il soutenait résolument la supériorité des Lettres.

« Les Lettres, écrivait-il à Nisard, le 24 octobre 1878, planent au-dessus des Sciences, et j'ai certes une haute idée de la grandeur de la Science, de son passé et de son avenir. Ah ! c'est qu'il y a en nous deux choses, le cœur et le cerveau. Les Lettres émanent de l'une et de l'autre. La tête seule, à la rigueur, peut suffire à la Science. Ce doit être là le secret de la supériorité des premières. »

Et il s'était expliqué sur ce point, plus complètement et plus profondément, quelques années plus tôt, dans un article sur Lavoisier. Le texte est décisif :

« La condition des Lettres et des Sciences, écrivait-il, est bien différente. Les chefs-d'œuvre de la littérature ont un caractère de beauté absolue qui est le principe tout à la fois de leur immortalité et de leur éternelle jeunesse. Si les grands écrivains de l'antiquité pouvaient renaître un moment, ils seraient charmés de voir que rien dans leurs œuvres n'a vieilli, et qu'après les mille vicissitudes par lesquelles l'humanité a passé depuis qu'ils ont cessé de vivre, le temps n'a fait qu'accroître le nombre de leurs admirateurs.

Le sort des grands hommes dans les Sciences est bien différent. Newton lui-même serait ébloui au récit des connaissances scientifiques de nos enfants. C'est que le propre des découvertes scientifiques est de se surpasser les unes les autres. Le champ de la Science est inépuisable. Plus il est remué, plus grands sont les trésors qu'il offre à nos regards. »

Mais Pasteur ne voyait pas dans les Lettres cette seule supériorité. Elles lui paraissaient encore détenir le secret de l'action sur le cœur de l'homme, en bien comme en mal. Et de même que S. Jean de la Croix estime que Dieu n'a fait les *choses* qu'*en passant*, tandis que toutes ses prédilections sont allées à l'Incarnation et à ses suites, c'est-à-dire à l'éternelle destinée des *personnes*, Pasteur estime que les Lettres ont le privilège d'éclairer l'homme sur cela seul qui importe : le devoir et le salut. C'est du moins ainsi que l'on peut, croyons-nous, interpréter ce passage d'une de ses lettres à son gendre, Vallery-Radot :

« Ne vous semble-t-il pas que notre pays a grand besoin d'ouvrir à la jeunesse des voies nouvelles qui lui découvriraient des horizons plus mêlés de travail sérieux, de moralité, de poésie, avec quelque chose de l'idée divine du mystère de notre destinée et de la grandeur de la Patrie. *Les Sciences n'y peuvent rien* [2]. Seules les Lettres sont capables d'amener des modifications profondes, durables, dans le courant des idées communes à tout un peuple. »

Et le 12 juillet 1889, à Melchior de Voguë :

« Que de fois, depuis nos désastres, je me suis pris à regretter que la littérature, la grande révélatrice des idées générales, n'ait pas produit des hommes uniquement occupés du relèvement de la patrie vaincue. Vous êtes le premier de ces sauveurs par la plume. Votre pensée et le grand style qui la recouvre valent des batailles gagnées. »

[2] C'est moi qui souligne.

Dans ces lignes, on ne peut s'empêcher de reconnaître l'expression du besoin le plus poignant et le plus urgent que connaisse actuellement l'humanité : le besoin, pour l'homme, d'arriver à la maîtrise de lui-même comme il est arrivé à la maîtrise de la nature. La Science a marché plus vite que la Littérature, dans sa tâche propre. C'est le drame terrestre par excellence : les savants ont pénétré jusqu'au cœur de la matière, mais pendant ce temps, l'Evangile, mal soutenu et trop souvent méconnu ou trahi par la Littérature, a perdu de son emprise sur le cœur humain. Et tout recul de l'Evangile est un progrès de la barbarie !

VI

J'ai sous les yeux une revue espagnole, qui a pour titre : *Seminario de Medellin*, ce qui indique qu'elle est publiée en Colombie, par les professeurs du Séminaire de Medellin. J'emprunterai à ce recueil inhabituel, un article intitulé : *Etablissement de la hiérarchie dans le territoire de l'actuelle Colombie*, par Santiago José Ospina.

Si parmi les *Conquistadores* du XVᵉ et du XVIᵉ siècle, beaucoup ne furent inspirés que par l'amour des richesses, il y en eut davantage encore pour unir la saine curiosité des explorateurs au désir de travailler à l'expansion de l'Evangile.

« A l'Espagne, dit notre article, nous sommes redevables d'une immense gratitude pour le généreux effort qu'elle fit afin de peupler un monde inconnu et plein de périls sans nombre, mais cette dette touche à l'infini, lorsque l'on songe à la lumière du christianisme que nous ont apportée les fils de cette terre de la vertu et de la chevalerie. »

Au dire du vieux chroniqueur Restrepo Tirado, le premier acte religieux accompli sur la terre qui se nomme actuellement la Colombie, fut la célébration de la messe, par le chapelain de Diego de Nicuesa, en un point de la côte du golfe de Uraba, un peu à l'ouest de la cité éteinte : Santa Maria la Antigua del Darien, dans les premiers jours de 1504. Pour cette raison, le lieu fut appelé : les Messes. Cinq ans plus tard, un autre conquistador, Martin Fernandez de Enciso fondait la cité que l'on vient de dire. Le roi Charles Iᵉʳ d'Espagne, nous dit-on, demanda au pape Léon X l'érection d'un siège épiscopal à *Santa Maria la Antigua*, en présentant pour ce siège le franciscain. Fr. Juan de Quevedo. Cela toutefois nous semble difficile à admettre. Car, l'érection du siège ayant eu lieu en 1513, nous ne pouvons ne pas nous rappeler qu'à cette date, Charles n'était que prince des Flandres, qu'il ne devait prendre le titre de roi d'Espagne, qu'en 1516, et qu'enfin il ne serait l'empereur Charles-Quint, qu'en 1519. Il ne fut même déclaré majeur qu'en 1514. Quoi qu'il en soit, le premier siège épiscopal de Colombie remonte à 1513. Mais ce premier siège ne put se maintenir à Santa Maria. En 1518, la colonie établie dans cette ville dut se réfugier à Panama. Le roi permit le transfert de l'évêché dans cette ville, en 1521, et le roi, cette fois, c'était bien Charles Iᵉʳ d'Espagne, le même que Charles-Quint, en Allemagne.

Le second siège de Colombie fut établi à *Santa Marta*, cité fondée le 29 juillet 1525, par Rodrigo de Bastidas. Peu après arrivèrent vingt dominicains qui commencèrent d'évangéliser la région, qui s'appelle encore *la baie de Santa Marta*. A leur tête de trouvait le célèbre Fr. Tomas Ortiz « le plus fameux prédicateur de Saint-Domingue et de Nouvelle-Espagne ». La date de la création de ce second évêché est discutée. On hésite entre 1529, 1531, 1534. Cette dernière date est celle de Gams, de Raynaldi, du cardinal Garampi, de l'Annuaire pontifical.

L'explication de ces dates si diverses a été fournie par l'historien récent Parra Pérez. D'après lui, Charles Iᵉʳ d'Espagne — celui que nous appelons Charles-Quint — demanda au pape la création de ce diocèse en 1529, et il était si sûr d'être exaucé qu'il prévint Ortiz qu'il serait évêque de Santa Marta. Ortiz se rendit donc sur les lieux et exerça dès lors les fonctions épiscopales, sans avoir été cependant sacré. Puis, il mourut en 1531. Finalement, la création du siège par Rome ne fut accomplie qu'en 1534. Le nouveau titulaire fut don Alonso de Tobes, mais il mourut lui aussi, avant d'être sacré. Un autre refusa l'épiscopat. Le premier évêque fut donc don Juan Fernandez de Angulo, qui fit son entrée à Santa Marta, en août 1536. C'est lui qui ouvre à proprement parler la série des évêques colombiens.

Vient ensuite le siège de *Carthagène*. La première expédition sur la côte où s'élève cette cité, remonte à 1509 (don Alonso de Ojeda). Mais les indigènes de la région étaient fort belliqueux. Les Espagnols furent rejetés à la mer. Vingt-deux ans plus tard, ils revenaient à la charge, sous don Pedro de Heredia, qui fonda Carthagène en janvier 1533. Dès l'année suivante, on entamait des démarches pour y établir un évêché. Clément VII (non Clément VIII, comme dit notre auteur), créa le siège le 24 avril 1534. Le premier titulaire en fut le dominicain Fr. Tomas de Toro, qui vint d'Espagne, déjà sacré et fit son entrée à la fin de 1534. Une vieille Chronique en vers, où l'on trouve des plaintes contre Ortiz, pour n'avoir pas bien rempli son rôle de Protecteur des Indiens, fait au contraire grand éloge de Fr. Tomas de Toro, « homme non moins saint que lettré », dit-elle. Il était, dit un historien, « aussi zélé pour l'honneur de Dieu que pour le salut des âmes ». Quand il mourut, les sentinelles qui veillaient sur la forteresse aperçurent comme la lueur d'un immense incendie. Mais quand on accourut, on constata qu'il n'y avait pas d'incendie, mais qu'un saint venait de mourir.

Le second évêque de Carthagène fut Fr. Jéronimo de Loaysa, qui érigea la cathédrale, en 1538. Ce fut sous son épiscopat que vint en Colombie saint Louis Bertrand (Luis Beltran), l'une des gloires les plus pures de l'Ordre des Frères Prêcheurs et le patron très vénéré de la Colombie. Rappelons sommairement ce que fut sa carrière.

Louis Bertrand naquit à Valence, le 1ᵉʳ janvier 1526 et entra chez les Dominicains en 1544. Il fut ordonné en 1547. Arrivé en Colombie, qui s'appelait alors la Nouvelle-Grenade, en 1562, il fut tout de suite le plus zélé des apôtres auprès des indigènes dans le département actuel de Magdalena et jusque dans celui d'Antioquia. L'obéissance le ramena en Espagne, alors qu'il s'acheminait vers Santafé de Bogota, et il mourut saintement le 9 octobre 1581. Les deux traits les plus frappants de sa sainteté étaient, d'une part, le profond res-

pect qu'il avait pour la célébration de la Sainte Messe qu'il ne pouvait dire sans larmes, et, d'autre part, un merveilleux esprit de pénitence, esprit bien nécessaire à un apôtre de la Colombie d'alors, perdue dans ses forêts et ses montagnes inaccessibles, et dévorée de fièvres.

La pénétration dans les terres et hauts plateaux de l'intérieur ne se fit que peu à peu. Un lieutenant de Pizarre, Sébastien de Benalcazar, atteignit la région de Quito, d'où il entra en Colombie par le sud-ouest, et explora la vallée du Cauca, puis du Magdalena. Ce fut lui qui fonda, en 1536, la cité de Popayan, qui s'étend, « comme une grande dame », dans la très belle vallée de Puben. Cette région étant particulièrement saine se peupla de familles distinguées qui y firent souche. Ce fut le pape Paul III qui érigea le siège de Popayan, en 1546 ou 1547, à titre de suffragant de Lima. Le premier évêque fut Fr. Juan della Valle, dont on assure qu'il dirigea le diocèse jusqu'à sa mort, en 1558, sans avoir pu se faire sacrer ! Il eut pour successeur un saint prélat, Fr. Augustin de la Coruna. Popayan passa longtemps pour le principal centre culturel du pays.

Le 5 avril 1536, partait de Santa Marta l'expédition exploratrice de don Gonzalo Jiménez de Quesada. Après maintes glorieuses et fructueuses aventures, le conquistador fonda la cité de Bogota, capitale actuelle de la Colombie, le 6 août 1538. Une fondation de ce genre se faisait à la romaine . on choisissait un beau site, on traçait sur le terrain le réseau des rues et des places, puis on inaugurait la cité par une grande solennité religieuse. Ainsi en fut-il de Santafé-de-Bogota. Pour ce qui est de la création du siège épiscopal, ce fut le siège antérieur de Santa Marta, tombé dans l'insignifiance, qui y fut transféré, par une Bulle de Pie IV, en date du 11 septembre 1562. Santafé devint métropole, en 1562. Ce fut Mgr Juan de Barrios, qui, après avoir été évêque de Santa Marta, de 1549 à 1562, devint évêque de Santafé, de 1562 à 1564, puis archevêque du même lieu, de 1564 à 1569, date de sa mort. Il faut noter toutefois que le siège de Santa Marta, transféré en 1562, fut restauré en 1574, à la demande de Philippe II.

Terminons ce rapide résumé en disant que la Colombie compte actuellement 10 évêchés répartis entre quatre métropoles : Santafé de Bogota, avec Ibagué, Nueva-Pamplona, Socorro et Tunja ; Carthagène avec Santa Marta et Panama, ce dernier siège détaché toutefois il y a 50 ans ; Medellin, avec Antioquia et Manizalès ; Popayan, avec Garzon et Pasto. Signalons enfin les sièges de Casanare et de Goajira, de S. Martino et Caqueta, encore en cours d'organisation.

VII

Le n° 19 de *La Pensée catholique, Cahiers de Synthèse*, est consacré en partie à la béatification de Pie X. Après le Discours émouvant de Pie XII, en la cérémonie de béatification du 3 juin 1951, voici quatre articles intéressants, à des titres divers, sur le nouveau bienheureux. M. Luc J. Lefèvre commente en premier lieu ce mot de Pie XII sur Pie X : « *Avec son regard d'aigle* ». Il glorifie le renouveau de l'Eglise, sous Pie X :

« Avec son regard d'aigle, de prophète et de saint, Pie X voit ce qui *est*, ce qui *sera*, ce qui ne pourra pas ne pas être, si les puissances conjurées du mal s'acharnent sur toutes les faces de l'univers et dans tous les domaines contre l'œuvre du Christ Rédempteur, avec la collusion et la complicité des disciples du Christ. Non, la mission de l'Eglise n'est pas achevée. Non, l'œuvre du Christ n'est pas à reléguer dans les bibliothèques et dans les musées ; elle est toujours actuelle, toujours vivante et universelle. »

Le regard d'aigle de Pie X se manifeste dans l'un des mots les plus frappants que sa première Encyclique avait emprunté à saint Paul (Eph. I, 10) : *Instaurare omnia in Christo*. Il faut faire cela ou périr. Voilà ce qu'a vu ce regard d'un saint pape. Et il voyait bien aussi que l'ennemi ne serait pas désarmé, mais encouragé, par les vains essais de conciliation, d'adaptation, encore que ces mots conservent, dans leur sphère propre, un sens que l'on ne saurait nier sans imprudence, mais la doctrine avant tout étant mise en sûreté.

Dans un second article, M. V. A. Berto étudie la « *Sainteté de Pie X* ». Et il insiste sur ce point que lorsque l'on parle de cette sainteté, il ne s'agit pas seulement ni même principalement de la personne privée, mais bien du Pasteur suprême. Pie X eut, en tant que pape, un charisme spécial. un don de Prophète de Dieu, un don de Restaurateur des richesses de l'Eglise, notamment de la sainte Eucharistie. Pie X, pour la foule immense des fidèles, restera celui qui « a donné l'eucharistie aux enfants ». Rien que pour avoir fait cela, on dira, dans le peuple chrétien : « Ce fut un saint ».

« Le renom de sainteté, dès l'origine et du vivant même du bienheureux, a été fondé non pas sur ce que l'on savait, ou plutôt qu'on ne savait pas, de ses vertus privées, mais sur ce qu'il était Pierre avec une éclatante héroïcité, et que l'Eglise, sous cette tête inondée de lumière, et si sereine dans la possession et l'exercice de la puissance apostolique, se sentait vivre avec un renouveau de jeunesse, comme sous le premier à qui il fut dit : « *Tu es Petrus* ».

Le troisième article est plus spécialement consacré à ce thème *Pie X et l'Eucharistie* et il est signé André Combes. Le distingué professeur, spécialiste de l'histoire de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, n'hésite pas à dire que les deux dates, 20 décembre 1905 (décret de la communion fréquente) et 8 août 1910 (communion des enfants), devraient être comptées parmi les plus importantes du XX[e] siècle, si bien que c'est un signe de dévitalisation spirituelle de notre temps qu'il n'en soit pas ainsi. Si les appels inspirés du pape de l'Eucharistie n'ont pas été entendus comme il convenait, cela vient hélas ! de ce que « l'immense majorité des hommes n'a pas cessé de préférer ceux qui lui promettent le paradis sur terre à celui qui proclame que, pour connaître un jour les joies du Paradis, il faut d'abord consentir à instaurer toutes choses dans le Christ ! »

Enfin, le D[r] Denys Gorce intitule son article « *Un signe de contradiction* ». Et ce mot aussi est pris dans le Discours de béatification du pape. M. Gorce a eu le bonheur d'assister à la cérémonie du 3 juin. Il la décrit, avec émotion, et dit sa joie d'avoir été là. Puis, dans le discours pontifical, il s'attache à l'énoncé de cette sorte de stupeur, qui bientôt fit place à de l'aversion, et dont furent saisis ceux qui s'effrayaient des tendances

réformatrices du pape, qui venait de succéder à Léon XIII. On ne peut être surpris certes de constater que Pie X ait été, comme le divin Maître, « un signe en butte à la contradiction ». C'est le sort commun de tous les vrais réformateurs. « Le disciple n'est pas plus que le Maître ». Il fallait du courage au pape pour déclarer, comme il le fit à l'abbé Thellier de Poncheville : « Tout le mal dépend de nous, prêtres : « *Omne malum pendet a nobis sacerdotibus* ». Il lui fallait un esprit de foi magnifique, pour dire cette parole qui mérite de devenir célèbre : « *Ma politique, c'est la croix !*» Et M. Gorce rappelle l'émoi qui s'empara de certains milieux intellectuels et universitaires, lors de la condamnation du modernisme, et de certains milieux politiques, lors de la condamnation du *Sillon*.

Nous voyons maintenant que la grande vague de fond qui a renouvelé parmi nous les études bibliques, patristiques, ascétiques et mystiques, vient directement de Pie X, et que le protestantisme contemporain lui-même, en se dégageant du « libéralisme », qui conduisait tout droit à l'incrédulité, n'a fait que suivre le pape « antimoderniste ». La béatification de Pie X a donné un puissant relief à ces constatations. A nous, de poursuivre cette action inaugurée par le grand pape !

VIII

C'est également cet accroissement constant du prestige de la papauté, dans notre monde contemporain, que met en relief le grand romancier Graham Greene, dans un article très fin et très spirituel du *Month* de décembre 1951, sous ce titre : *Pie XII, le Paradoxe du pape.*

Un homme comme Greene n'écrit pas comme tout le monde. Il y a, dans ces pages, beaucoup de sel, un peu de vinaigre, mais, Dieu merci, assez d'huile, pour accommoder le tout. Seulement, la tâche n'est pas facile de rendre cela perceptible dans un abrégé comme celui auquel nous sommes contraints ici.

Greene remarque d'abord qu'il est étrange qu'un homme encore vivant soit déjà inscrit dans les monuments de l'époque. Quand on se promène dans Rome, on trouve, à un coin de rue, à propos d'Eugenio Pacelli : « Il naquit dans cette maison »... ; « dans le préau de cette école »... ; « étudiant dans ce Lycée de telle à telle année »... ; « Ici, il médita sur le choix de sa vocation ».

« Le pape Pie XII, écrit l'auteur, est momifié avant sa mort, dans le marbre. »

Il essaie alors de se rappeler ce que signifiait pour lui ce mot « le pape », lorsqu'il était jeune. Converti récemment, Greene se réfère donc à son passé de protestant. Il y avait alors pour lui bien peu de papes ayant rompu l'anonymat de leur fonction. Il entendait parler d'eux comme de personnages qui se querellaient avec des rois et des princes, et ces derniers lui paraissaient beaucoup plus brillants et sympathiques. Il se souvenait pourtant d'une parole un peu trop pimpante de S. Grégoire Ier, à propos des esclaves britanniques : « *Non angli, sed angeli* ». On parlait aussi du pape Innocent III, qui foudroya le roi Jean (sans-Terre) de ses anathèmes. On disait que les cadavres restaient sans sépulture, en raison de l'interdit, et cela faisait une pénible impression sur son esprit. Greene avoue aussi que dans l'épisode de Canossa, ses préférences allaient à Henri IV, bien qu'il eût oublié le nom du pape devant qui il allait se mettre à genoux ! Et Pie V — est-ce bien lui ? dit-il — qui excommunia la reine Elisabeth, et Pie IX fuyant devant les Chemises rouges de Garibaldi. Et puis, naturellement, les papes scandaleux : Alexandre VI et Jean XXIII, qui osa célébrer la messe dans une écurie ! A cela se bornait sa connaissance de l'histoire des papes.

« On ne savait pas grand chose, conclut-il, de l'existence d'un pape, après la Première Guerre mondiale, en Angleterre. On associait son nom, de façon plutôt désagréable, à une proposition de paix rejetée par les Alliés. »

Greene assure qu'il ne lui était jamais venu à l'esprit que le pape fût prêtre et encore bien moins qu'il pût être un saint ! Un prêtre, du reste, était un petit homme triste en noir, avec une église ayant un toit en fer-blanc, dans quelque quartier de banlieue. En fait de fidèles, disait-on, il n'avait que quelques servantes irlandaises, et il n'était jamais invité à dîner, comme le pasteur protestant !

« Je me souviens du choc de surprise que j'eus en voyant une boîte placée à l'intérieur d'une église catholique romaine, avec l'inscription : *Denier de Pierre* — je croyais que tout cela avait été supprimé dès le Moyen-Age, probablement par le roi Jean. »

Même quand plus tard, Greene devint catholique, la figure du pape resta pour lui une figure hiératique et distante. Il ne passa pour un homme que lorsque l'on apprit que le pape, comme tout le monde, était soumis à la menace des bombes et à l'incertitude générale. Lorsque Pie XI fut élu, au quatorzième scrutin, le cardinal primat de Hongrie aurait dit : « Nous avons traîné Ratti à travers les quatorze stations du Chemin de Croix, et maintenant qu'il est arrivé au Golgotha, nous le laissons seul ! » Mais depuis une vingtaine d'années, le pape au Vatican est devenu l'homme qui souffre, l'homme en qui retentissent tous les maux de l'humanité, tous les péchés de la race, et cela lui confère un titre à s'imposer aux cœurs ! Cet homme, isolé là-bas, qui n'a pas demandé cette responsabilité, cet homme dénué de toute puissance matérielle ! C'est quelque chose qui émeut et qui touche !

Comment ne pas voir que, dans ses discours, dans ses Encycliques, dans tous ses actes, il nous apprend à décliner le mot paix, à tous les cas : *pax, pacis, pacem !* Comment ne pas se souvenir de la douloureuse parole de Pie X, quand on lui demanda de bénir certaines armées : « La guerre ! dit-il, je ne veux pas de la guerre, je ne bénis pas la guerre, je bénis seulement la paix ! Je donnerais ma vie pour obtenir la paix ! » Quinze jours plus tard, il mourait ! Benoît XV, qui lui succéda, fut appelé le « pape français », par les Allemands, et « le pape boche » par les Français, mais il disait :

« Ils veulent me faire taire, mais ils ne réussiront pas à sceller mes lèvres. Nul ne peut m'empêcher de répéter à mes pauvres enfants : paix, paix, paix ! »

Et Pie XI, à qui il avait dit cela, devait dire, à son tour, à un archevêque anglais :

« La paix est chose si précieuse que l'on ne doit pas avoir peur de l'acheter même au prix du silence et des concessions, mais jamais au prix de la faiblesse. »

Or, le monde n'a cessé de s'assombrir, depuis ce temps-là. Tout a échoué : la diplomatie raisonnée de Benoît XV, le mélange d'habileté et de combativité de Pie XI. N'est-ce pas un signe de désespérance que d'entendre Pie XII parler du « Golgotha, cette colline de la paix longtemps attendue entre le ciel et la terre » ?

« Parfois, nous avons presque l'impression qu'il abandonne ces vastes hordes d'êtres humains que nous appelons des nations, qu'il se détourne des négociations avec les Seigneurs de la Guerre et Dictateurs, et que, comme un curé de paroisse à son confessionnal, un curé d'Ars, il se concentre sur chaque individu, en enseignant à chaque individu que la paix ne peut se trouver qu'au Golgotha, que les souffrances ne sont rien, en enseignant la difficile leçon de l'amour, en insistant sur la liturgie de l'Eglise, pendant que la tempête fait rage, — car la tempête passera ! »

N'a-t-il pas publié deux Encycliques, l'une sur « le Corps mystique de Jésus-Christ », durant la campagne d'Afrique, en 1943, et l'autre sur « les Etudes bibliques », lors du désastre final des armées italiennes ? Les Italiens ont dû trouver ces publications bien éloignées des événements !

« Et encore, peut-on s'exclamer entre parenthèses, si elles étaient seulement lisibles ! moins tendues, moins compactes, d'un style moins pédant ! Je doute qu'il y ait beaucoup de laïques à lire ces Encycliques, encore qu'elles soient toujours, selon l'usage, adressées « à tout le clergé et à tous les fidèles du Monde catholique. » Les formules abstraites, le sens de distance, le manque de feu les fait ressembler plutôt à un article éditorial de journal. Les mots y coulent trop longuement. Il n'y a pas de surprises... Les mots n'ont pas de mordant, pas de piquant, pas d'image concrète · on a l'impression de quelqu'un qui dicte à un dictaphone. Comparez les Encycliques avec tel écrit de St. François de Sales, quand il parle du chaste éléphant ou des abeilles. Dans les Encycliques, les mots habillent la pensée comme un cataplasme posé sur un membre blessé... »

Comme on le voit, Greene est sans pitié ! Si les Encycliques manquent de piquant et de mordant, sa prose à lui n'est pas de même. Il prétend que les papes n'ont pas toujours parlé ainsi, que Léon XIII, dans *Rerum novarum,* parlait « sur l'abus de la propriété avec une sorte de sainte sauvagerie », que Pie XI, en attaquant le nazisme, dans *Mit brennender Sorge,* laissait percer le ton personnel de sa voix !

« Mais un pape — ou un saint ou un prêtre de paroisse — poursuit-il, n'est pas forcément un écrivain, et en beaucoup de cas, sinon dans la plupart, des Encycliques de Pacelli, elles ne sont pas écrites personnellement par lui mais seulement revues et approuvées très soigneusement... »

Greene précise qu'il n'exprime en ce qui précède qu'une opinion personnelle et qu'il se base sur des traductions. Tel est le paradoxe d'un pape que beaucoup d'entre nous rangeront parmi les plus grands. Si l'on en croit les potins de Rome, Pie XII serait d'abord un prêtre et ensuite seulement un diplomate. Et pourtant, il appartient à une famille romaine de haute aristocratie. Il a été dirigé, dès sa jeunesse, dans la carrière diplomatique. Malgré cela, il a toujours mené de front son rôle de prêtre et ses fonctions officielles. On l'a vu, au cours d'une audience, se diriger vers un coin de la salle, pour entendre la requête ou la confession d'un paysan ! Les honneurs, en venant sur sa tête, n'ont rien changé en lui. Le « prêtre de paroisse » persista sous le chapeau de cardinal. Il trouvait alors des paroles qui sonnaient autrement que celles des Encycliques formalistes, comme ces mots admirables de lui, quand il quitta sa nonciature d'Allemagne :

« Je suis la route que Dieu, par la bouche du Pontife, me commande de suivre. Je suis cette route, avec la pleine conscience de ma faiblesse, en croyant en Celui qui se sert des faibles pour faire honte aux puissants. Ce que j'étais, n'est rien ; ce que je suis, peu de chose ; mais ce que je deviendrai est éternel ! »

Un mois plus tard, il devenait secrétaire d'Etat de Pie XI, l'un des papes les plus actifs politiquement depuis le Moyen Age, l'homme qui restaura l'Etat du Vatican, qui combattit Mussolini si fermement que Mussolini se réjouit publiquement de sa mort, l'homme qui quitta Rome, lors de la visite de Hitler.

Ne croyons pas que Pie XII ait eu des sentiments différents à l'égard des dictateurs. Alors qu'il était encore cardinal, un de ses vieux amis, le marquis Patrizi, aurait dit, au cours d'une réception que c'était une chose excellente pour l'Allemagne d'avoir un homme fort pour combattre le communisme. Le cardinal Pacelli se tourna vers lui et lui dit : « De grâce, Joseph, ne dites pas de bêtise ! Les Nazis sont infiniment pires ! »

Un autre paradoxe de ce pape, que l'on entend traiter de « Franciscain » par ceux qui le connaissent bien, c'est d'être malgré tout très moderne. Il a énormément voyagé. Il est tout à fait à la page. Le Vatican est équipé à la dernière mode : station de radio à ondes courtes, télévision « fournie par une Compagnie américaine »[3].

« Mais, ajoute Greene, le transmetteur de télévision ne travaille pas très bien en apparence et le service doit manquer d'argent, car les programmes de la radio vaticane sont étonnamment privés d'inspiration — relais des éditoriaux de l'*Osservatore romano*, nouvelles catholiques locales. »

Ce que le pape a retenu de ses nombreux voyages entre autres choses, c'est une connaissance étendue des langues.

« On ne doit pas cependant, remarque Greene, exagérer cette connaissance. Nous entendons sa voix aimable et précise nous parler en anglais et cela nous fait oublier les limites de son vocabulaire. Il envoie ses bénédictions à nos familles « avec une profonde affection » — telle est la phrase favorite, souvent répétée et commentée — mais il va de soi qu'il ne peut s'adresser aux pèlerins qu'en formules arrêtées une fois pour toutes. »

Les audiences sont empreintes de la plus grande charité. « Nous nous rendons compte qu'il aime l'univers comme un autre homme aime son fils unique. » Il n'oppose à ceux qui l'attaquent que les armes de la charité. Lorsque la dernière nonne sort de la salle d'audience avec le sourire ravi d'une personne qui vient d'accomplir un beau rêve, le pape qui a tout écouté avec patience, sort à nouveau de sa chambre intime, pour se porter, de

[3] C'est une compagnie française, Radio-Industrie, qui a offert au pape le poste de télévision, que j'ai vu, de mes yeux, fonctionner, sous la conduite d'un distingué technicien français, M. Lessieux.

son pas vigoureux et alerte, vers n'importe quel étranger sans importance, « avec une affection profonde ».

Et pourtant, quelle corvée fastidieuse que ces audiences ininterrompues : aux diplomates, aux auteurs, aux domestiques, aux cyclistes italiens, aux acteurs, aux boy-scouts, aux aviateurs, aux directeurs de compagnies américaines, aux ouvriers de Fiat, aux banquiers, aux conducteurs de tram ! On dirait souvent qu'il s'agit d'un curé de village, plutôt que d'un ancien Secrétaire d'Etat. Parlant aux conducteurs de tram, il remarque « qu'il (le conducteur) doit avertir certains voyageurs, donner des avis aux autres, et, en donnant les billets, changer de la monnaie — ce qui complique encore sa tâche. Il doit veiller à ce que les voyageurs entrent par la porte de derrière et sortent par celle de devant, et faire observer les règlements au sujet des fumeurs. »

Il y a pourtant longtemps que ce pape n'a pas pris le tram ! Sa description nous fait sourire par sa simplicité ; nous n'aurions jamais pensé à la complication de la monnaie à rendre, mais les conducteurs, eux, y pensent, et le pape aussi !

Et comment ne pas admirer ce « célibataire », cet ermite du Vatican, donnant des conseils pour la paix du ménage à de jeunes mariés ?

Et voici une anecdote authentique, qui peint bien le pape : un prêtre de Londres faisant le tour de sa paroisse, il y a un an ou deux, fut surpris d'être interpellé dans la rue par un ouvrier qui lui cria que « son... Pape » était le plus grand homme vivant au monde. Le prêtre crut avoir affaire à un ivrogne. Il s'adressa pourtant à lui pour lui demander ce qu'il voulait dire. L'ouvrier lui répondit qu'il avait un fils unique, qu'il l'avait perdu pendant la guerre. La pensée de ne plus revoir son fils le rendait fou, car il n'avait aucune foi religieuse pour lui venir en aide. Or, il était soldat et, durant la campagne d'Italie, il se rendit au Vatican, avec un groupe de soldats. Le pape allait de l'un à l'autre, disant un mot à chacun. Le père malheureux l'appela. Pie XII lui demanda ce qu'il désirait, et l'autre lui dit qu'il voulait seulement savoir s'il y avait pour lui un espoir de revoir son fils ! Le pape, alors, reprit que c'était là une question courte, mais demandant une longue réponse. Il dit à l'un de ses secrétaires de conduire cet homme après l'audience dans son appartement privé. Là, il s'assit près de lui, et durant une heure, il lui expliqua les raisons de croire à l'immortalité de l'âme ! L'homme s'en alla convaincu qu'il reverrait son fils, et consolé à cette seule pensée !

Tel est le pape, que l'on veut nous représenter comme un simple diplomate. En fait, au Vatican, on a perdu toute confiance dans la diplomatie. Depuis trente ans, la diplomatie a échoué sur toute la ligne. *Le monde ne sera pas sauvé par la diplomatie !*

Par quoi donc sera-t-il sauvé ?

« Tant de temps consacré aux audiences publiques et privées, tant de temps consacré au travail — le lampe du pape brille jusqu'à une heure du matin — tant de temps, comme n'importe quel prêtre, consacré à son bréviaire, et à l'arrière-plan de tout cela, on aperçoit le formidable monde extérieur avec ses menaces, les conférences de Moscou, les discours de Lake-Success, les troupes en route pour la Corée, les grosses affaires bouillonnant et s'agitant dans les gratte-ciel de Wall Street... »

Et en pressant dans sa main la petite enveloppe verte, aux armes pontificales, contenant une petite médaille en nickel, le visiteur se demande :

« Cette chose — si dépourvue de défense, à ce qu'il semble — peut-elle survivre ? »

On a l'impression, en visitant le pape, d'être en face d'un homme qui attend le martyre ! Lors de son couronnement, en 1939, on entendit l'ambassadeur d'Allemagne dire : « Très beau et très émouvant ; mais ce sera le dernier ! » Et, on peut dire, que sous l'occupation, on put croire la fin toute proche. La menace n'a pas disparu. Les frontières de l'Eglise sont violées. La Pologne, la Corée, d'autres pays encore, en sont la preuve. Que deviendrait la papauté, si la Russie l'emportait ?

Peut-on établir une relation entre un pape et les saints qu'il canonise ? Pie XI, le combatif, canonisa Thomas More et John Fisher, les adversaires du totalitarisme de leur temps. Le pape Pacelli a canonisé une fillette, Maria Goretti, qui, en mourant, pardonna à son assassin !

Un pèlerin d'Italie a répondu à une enquête polie sur ses impressions, qu'il y avait en Italie, deux messes qu'il n'oublierait jamais : l'une dite à 5 h. 30 du matin, à un petit autel, dans un pauvre monastère des Pouilles, et au cours de laquelle l'Hostie sainte était élevée par les mains du « Padre Pio », marquées par les sillons noirâtres des stigmates ; l'autre était la messe du Jubilé du pape, avec la foule énorme qui se pressait dans St-Pierre, les hommes et les femmes acclamant et pleurant, sur le passage du Saint-Père, dans la nef, les jeunes gens jetant leurs bérets de scouts dans les airs ; et la fine silhouette transparente du pape, nette comme celle d'une médaille, la main levée dans une bénédiction résolue, et le sourire « de profonde affection », puis le pape, seul à l'autel, avec les cardinaux derrière lui, faisant ce que tout prêtre fait chaque jour, lui, le serviteur des serviteurs de Dieu et — ce qui n'est pas impossible, on le sent — un saint !

Et de nouveau on se pose la question : « Cette Chose-là peut-elle survivre ? » — Mais on demanderait bien plutôt : « *Comment une telle Chose pourrait-elle être jamais défaite ?* »

Nous nous sommes fait un devoir de reproduire tout l'essentiel de cet article si curieux et si profond de Greene, sans cependant en adopter toutes les assertions et sans essayer de voiler les critiques mêlées aux éloges, les remarques presque impertinentes insérées dans l'expression d'un respect filial !

IX

C'est encore un article émanant d'un protestant converti au catholicisme que je voudrais citer, et un article assez agressif, à telles enseignes que le *Catholic Herald* qui l'a publié, le 7 décembre, a éprouvé le besoin de l'accompagner d'une note où il est dit que « la matière aurait pu être traitée de manière plus diplomatique » — ce qui n'est pas difficile à croire. L'article est de Bruce Marshall, et il a pour titre : « *Naturellement, je ne suis qu'un laïque* »...

Bruce Marshall raconte qu'étant jeune, il entra un jour dans une chapelle de l'Eglise épiscopalienne d'Ecosse. Il avait 10 ans. Un clergyman lui reprocha amèrement, ainsi qu'à son compagnon qui était le fils de l'évêque de Glasgow, d'être entré à la chapelle, « avec un sourire ». L'enfant ressentit ce reproche comme une injure, pour deux raisons : 1° parce qu'il n'avait pas souri ; 2° parce qu'il ne comprenait pas pourquoi cela pouvait être déplacé d'entrer à l'église avec de la joie au cœur. Mais comme il se sentit dès lors devenu objet de surveillance défiante de la part du clergyman en question, il prit l'habitude à son tour de surveiller la tenue et les gestes des officiants. Il nota la manière dont leurs surplis étaient étalés ou ornés. Mais il dut constater qu'ils ne souriaient jamais. Ce ne fut qu'après son entrée dans l'Eglise catholique qu'il vit des prêtres sourire à l'église et naturellement il en fut ravi !

« C'était peut-être, dit-il, ce que j'aimais le mieux dans ma nouvelle religion. »

Si le cérémoniaire met la mitre à l'envers, il doit être permis de sourire tout de même ! Il ne put s'empêcher non plus de sourire lorsque le P. O'Flaherty annonça en chaire qu'il expliquerait l'inexplicable mystère de la Sainte-Trinité ! Ou encore lorsque le missionnaire rédemptoriste proclama qu'il avait le pouvoir de bénir les crucifix que l'on venait d'acheter, bien qu'ils fussent enveloppés dans leur papier !

Mais, voici notre converti arrivant en pays latin. Oh ! alors, il commence à donner raison à son ancien surveillant écossais. Il voit, dit-il, une liturgie bâclée, il entend des offices bousculés, assiste à des processions avec des prêtres aux visages inattentifs et — chose plus grave — *non rasés !*

« Et aujourd'hui, après une familiarité de bien des années avec le climat de place du marché de beaucoup d'églises parisiennes, je reconnais avec douleur ce que voulait dire Halliday Sutherland, quand il écrivait que toutes les fois qu'il assistait à la Messe « tout son être presbytérien était froissé en lui-même ».

Il est sûr que la loi et l'esprit de la loi de l'Eglise sont que tout doit être ordonné et décent dans le culte et que surtout l'Eucharistie doit être traitée avec un souverain respect. Or, dit M. Marshall, il est significatif que *la seule église à Paris dans laquelle toute l'assistance se comporte convenablement*, est l'abbaye bénédictine de Sainte-Marie, rue de la Source. Il note aussi qu'en Espagne, l'une des rares églises de Catalogne non brûlées par les rouges fut celle de N.-D. de Montserrat, ce qui s'explique peut-être plus par son architecture que par sa haute tenue liturgique. Il se peut que même les bénédictins en Espagne se comportent plus ou moins bien, à l'office divin !

Dans un de ses ouvrages, Aldous Huxley décrit l'ensevelissement d'un protestant anglais par un prêtre italien, presque inévitablement négligent. Et l'un des assistants observe que si l'on veut qu'un rite paraisse valide, il faut au moins que ceux qui l'accomplissent aient l'air d'y croire.

Il va de soi, réplique Marshall, que pour un enterrement, la validité est hors de cause, que l'on y croie ou non ! Mais « nous devons bien, dit-il nous mettre dans l'esprit que nous ne convertirons jamais l'Angleterre ni l'Amérique, et encore moins la Russie soviétique, jusqu'à ce que les cérémonies, dans nos églises, vues pour la première fois, par des gens cultivés, leur donnent l'impression de la beauté et de la richesse de sens. » Il devrait être impossible qu'un positiviste assiste à un office sans éprouver le besoin de se mettre à genoux, comme c'est le cas à Quarr Abbey [4]. Hélas ! ajoute M. Marshall, à part les abbayes et les cathédrales, en combien d'églises un protestant ne pourrait-il pas assister à l'office, sans risquer d'être à tout jamais éloigné de la vraie foi ? Et l'auteur indique certaines des erreurs les plus graves qu'il a vues en pays latin, à cet égard.

« Ce n'est pas, dit-il, par des cierges électriques sur les autels, ni par des saints en plâtre qui remuent la tête quand une dévote met un franc dans la fente qu'ils ont sur le ventre, que les évêques de France vont arriver à convertir les disciples de Sartre ou de Marx. Et ce n'est pas la manœuvre consistant à dire la messe face au peuple qui parviendra à réveiller au cœur des bourgeois avaricieux le sens de leurs obligations sociales, si l'on peut voir le célébrant qui bâille durant les oraisons !... »

Les offices, à Solesmes, attiraient des spectateurs pour la même raison que la relève de la garde à Buckingham Palace, parce que tout y était impeccable. Les rubriques sont pour le prêtre ce que pour le soldat est le manuel du fantassin. Les vêpres à la cathédrale de Valladolid sont une mascarade pour la même raison qu'un régiment de l'armée de Franco a l'air d'une cohue revenant d'un match de foot-ball.

Il faut reconnaître, dit encore Marshall, que les latins ne sont pas faciles à discipliner, et que leur liturgie serait une pagaïe, si on leur laissait la même liberté liturgique que chez les Baptistes, mais du moment que même des Latins sont capables de devenir des bandes obéissantes de communistes, les évêques ne devraient pas perdre confiance. En attendant, il n'est pas admissible que les cérémonies de l'Eglise soient plus édifiantes dans un pays nomnialement protestant que dans un pays totalement catholique, et que la Grand-Messe à la cathédrale Sainte-Marie d'Edimbourg fasse une impression satisfaisante, tandis qu'elle en fait une déplaisante à Santa-Maria de la Sede, à Séville.

Il y a un danger pour tout l'univers à ce que les prêtres accomplissent leurs prières et leurs offices de façon à faire croire que leurs ennemis ont raison quand ils disent que ce ne sont que des « professionnels d'un profitable obscurantisme ». Cette attitude « fait plus de mal que le fait d'écrire des romans immoraux ».

La négligence liturgique n'est, du reste, pas réservée aux pays latins. C'est une maladie insidieuse et qui n'a pas besoin des rats des bateaux pour traverser l'océan. « C'est comme l'alcoolisme : on commence par une flûte de champagne, et on finit par une grande bouteille ! » On commence de même par une petite négligence volontaire et on multiplie les accrocs de plus en plus.

« Le diacre qui, dans une église de Londres, monte en chaire, en gardant le manipule, pour éviter la peine de retourner le prendre à son siège, avant le *Credo*,

[4] On sait qu'il s'agit de l'abbaye Sainte-Marie, fondée dans l'île de Wight, par les bénédictins exilés de Solesmes. Cette abbaye consacrée en 1912, avait été fondée en 1905.

en viendra peut-être à y monter avec un parapluie, s'il se déclare un trou dans le toit ! Et les prêtres américains qui essaient de chanter une messe de *Requiem* en une demi-heure en viendront peut-être à rivaliser avec les prêtres espagnols qui l'expédient en 17 minutes ! »

Le prêtre qu'un ami français de Marshall vit à Cordoue, crachant sa cigarette éteinte, au moment d'entrer dans le sanctuaire, avait peut-être commencé par quelque négligence insignifiante de la *custodia oculorum*.

« Bien entendu, conclut Bruce Marshall, je ne suis qu'un laïque. La garde des intérêts du sanctuaire n'est pas mon affaire. Mais j'ai vécu... 20 ans en pays latin et cela me donne peut-être voix au chapitre. Et le clergé me permettra peut-être de lui suggérer que le remède est fort simple : il consiste à attacher à chaque séminaire, dans le monde, un fils de S. Benoît. »

Qu'il soit permis, en terminant cette analyse de l'article de Bruce Marshall, si sévère qu'il soit, de remercier l'aimable lecteur qui a bien voulu nous le communiquer. Il n'est pas mauvais, tant s'en faut, que nous ouvrions nos oreilles toutes grandes à tout ce qui touche à nos fonctions sacerdotales et à tout ce qui peut combattre en nous la toujours menaçante routine !

X

Si j'en juge par ma propre ignorance, il n'y a pas beaucoup de Français qui avaient autant entendu parler de l'Annapurna, jusqu'à ces derniers temps. C'était un nom ignoré de tous ou presque tous ! On ne le trouvait même pas dans le *Larousse du* XX^e^ *siècle*, et il ne figure pas dans la liste des plus hauts sommets de l'Himalaya, donnée dans ce même dictionnaire. Et le voilà devenu célèbre du jour au lendemain, à la suite de l'exploit de neuf de nos compatriotes. On sait qu'ils ont publié le récit de leur escalade, en un volume spécial. Nous nous contenterons d'un abrégé dont nous prendrons les éléments dans *Sélection* de janvier 1952, qui, sous le titre *Neuf Français à l'épreuve de la Glace* nous donne un « condensé de *Life* », par James Ramsey Ullman.

Rappelons d'abord que l'Himalaya, la plus haute chaîne de montagne du monde, culmine au mont Everest, à 8.845 m. La chaîne s'étend sur une longueur de 2.500 km, soit deux fois et demi la plus grande longueur de la France. On compte au moins une quinzaine de sommets dépassant 8.000 mètres. Après l'Everest, les plus élevés sont le Kanchonjunga, 8.580 m. ; le Sihsour, 8.472 m. ; le Makalu, 8.470 m. ; le Banderpounch, 8.406 m., etc.

L'Annapurna, parmi ces géants, fait figure de cadet, car il ne mesure que 8.078 m... Jusqu'à présent, aucun sommet de 8.000 n'avait été atteint, malgré des tentatives souvent soldées par de tragiques échecs. Maurice Herzog et Louis Lachenal sont les premiers à avoir réussi leur aventure si dangereuse, non sans de terribles souffrances.

La première difficulté à vaincre était l'opposition des pays à traverser. Le Thibet n'admet personne sur son territoire ; l'Inde, le Pakistan, le Cachemire, sont encore en discussions et querelles politiques entre eux. Dans l'automne de 1949, le maharadjah d'un petit royaume du Népal déclara qu'il était prêt à recevoir et à favoriser les explorateurs. Le gouvernement français fournit le tiers des fonds, l'armée apporta sa contribution, le commerce et l'industrie firent le reste. On sélectionna 9 « alpinistes » entraînés. Leur chef, Maurice Herzog, ingénieur, avait 31 ans ; cinq autres avaient moins de 30 ans, et c'étaient tous des montagnards triés sur le volet.

Départ à la mi-avril 1950, de la frontière du Népal. Des hommes et des bêtes portaient leur 4 tonnes de matériel. Ils eurent d'abord à traverser une jungle désertique, puis un haut plateau, pour arriver aux montagnes elles-mêmes. Peu de cartes, et très insuffisantes. Les Népalais ne pouvaient servir de guides, ignorant tout de leurs propres montagnes.

Et pourtant il fallait se hâter, car la tentative d'ascension n'avait chance de réussir que pendant la brève période entre la fonte des neiges d'hiver et les moussons d'été, qui, cette année-là, étaient prévues pour le début de juin. Finalement, l'équipe constata qu'on ne pouvait attaquer l'Annapurna que par le versant nord-ouest. On le contourna et on assembla tout le matériel, au pied du glacier nord-ouest. Le sommet apparaissait comme un mur vertical de 3 km, un mur fait de glaces, d'arêtes, de précipices. De là, il fallut établir une série de camps. Le camp I, à 5.100 m. ; le camp II, à 5.900 m. Herzog, laissant alors ses camarades, atteignit un champ de neige, à 6.400 m., où il choisit l'emplacement du camp III. Les avalanches dégringolaient jour et nuit, dans un fracas effroyable, mais le temps restait beau. Soudain, il se gâta : brouillard et neige continuelle ! « Tous nos efforts seront inutiles, déclara Herzog, s'il ne cesse pas de neiger au moins pendant deux jours. » Ils eurent enfin cette chance. La neige s'arrêta et le soleil parut. Nos hommes recommencèrent à monter, et établirent leur camp IV, à 6.900 m., au faîte d'un immense amphithéâtre rocheux supportant les neiges inviolées du sommet. La radio leur apprit que la mousson avait déjà commencé à Calcutta. Il ne leur restait que peu de jours pour aboutir.

Pour l'assaut final, Herzog et Lachenal prirent seuls le départ. Arrêtés par une muraille rocheuse ils obliquèrent à gauche et établirent leur camp V, à 7.400 m. Il ne leur restait plus qu'un peu moins de 700 m. d'altitude à gagner, par pente douce, mais que seraient les conditions météorologiques, et comment se comporterait leur organisme à cette hauteur ?

Ils partent dès l'aube ; au-dessous d'eux, chaque équipe de deux monte d'un camp au camp supérieur. Le soleil brille, la neige est éblouissante, mais des nuages de neige leurs fouettent le visage, leurs pieds s'enfoncent profondément dans la neige poudreuse et la marche est harassante. Le cœur se met à battre avec violence, leurs poumons brûlent. Ils ouvrent la marche chacun leur tour, et changent tous les cinquante pas. Noyés dans la lumière aveuglante, ils ont la tête en feu, et cependant le froid terrible raidit leurs vêtements et leur pince les doigts à l'intérieur des gants.

Ils sont à bout de souffle, lorsque soudain, une bouffée de vent leur arrive de l'autre côté de la montagne. En quelques pas, ils parviennent au sommet ! Herzog ôte ses gants, sort de son sac un appareil de photo et un petit drapeau français qu'il attache à son piolet. Lachenal, à qui il a tendu l'appareil, presse le déclic, ils ont photographié leur

victoire ! Mais le soleil est tombé, un vent glacé apporte des voiles de brume grise. Il faut se hâter de redescendre... Ils pressent donc le pas, en se courbant pour lutter contre le vent. Leur corps est engourdi, leur cerveau embrumé. Ce n'est qu'au bout d'un temps, que Lachenal s'aperçoit que Herzog a oublié de remettre ses gants, et qu'il les a perdus ! Les voici pourtant au camp V où les attendent Terray et Rebuffat. Herzog a les mains gravement gelées et les pieds de Lachenal le sont aussi ! Toute la nuit, Terray et Rebuffat frottent les membres des deux blessés et réussissent à y rétablir la circulation. Le lendemain, pour redescendre au camp IV, tempête de neige ; pendant des heures les explorateurs marchent à l'aventure, aveuglés et chancelants. Ils n'ont pu arriver au camp et il va falloir passer la nuit en plein air ! Par bonheur, Lachenal tombe dans une crevasse, qui se trouve former un abri contre le vent. Ses camarades le rejoignent, on s'installe comme on peut, on quitte les souliers pour éviter d'avoir les pieds gelés. Nos quatre hommes enfoncent leurs jambes dans un sac en s'allongeant les uns sur les autres pour garder leur chaleur. Nuit affreuse, nuit blanche, on s'en doute, lutte de tous les instants contre le froid menaçant et mortel ! Peu avant l'aube, ils sont ensevelis par un bloc de neige tombant dans leur abri. Ils se dégagent péniblement, mais il leur faut encore piocher et à tout prix retrouver leurs souliers sous la neige. Ils sont tous mal en point ; Herzog sent ses mains comme des blocs de glace, Lachenal et lui ont les pieds insensibilisés ; Terray et Rebuffat se sentent paralysés et tous ont été aveuglés la journée précédente, quand ils avaient dû enlever leurs lunettes pour retrouver leur chemin dans la tourmente. Vont-ils être perdus ? Ils appellent au secours ; et si nul ne les entend du camp IV, tout proche, on perçoit leur appel bien plus bas, du camp II, mais sans pouvoir naturellement leur venir en aide, à cause de la distance. Ils prennent donc péniblement la route, presque en rampant. A 8 heures, ce matin-là, Marcel Schatz, du camp IV, monte par hasard dans leur direction ! Quelle stupéfaction pour lui quand il voit devant lui ces quatre fantômes ; il les guide, et il leur faut un jour encore pour redescendre du camp IV, jusqu'au camp II. Seuls Terray et Rebuffat se sont remis de leur terrible nuit dans la crevasse. Herzog et Lachenal ont les orteils violacés. Chez Herzog, la grangrène s'étendait jusqu'au milieu de la plante des pieds. Ses mains, d'où pendaient des lambeaux de chair corrompue, étaient insensibles jusqu'aux poignets. Le Dr Oudot, membre de l'expédition, leur prodigua ses soins, au camp II, mais on ne pouvait y rester plus d'une journée, sous la menace de la mousson qui devait déchaîner des pluies torrentielles, car on serait pris alors au piège d'une neige mouillée, à moitié fondue.

Pour la descente, on fabriqua, avec des skis et de la toile, des traîneaux, auxquels on attacha les blessés. Enfin, le 10 juin, tous les explorateurs se trouvèrent réunis au camp de base. Herzog appela autour de lui ses compagnons pour boire l'unique bouteille de champagne apportée de France, pour célébrer la victoire. Mais quand ce fut à son tour de boire, il fallut lui porter la bouteille vers les lèvres ! Le lendemain, au réveil, pluie battante ; la mousson était arrivée. Les avalanches descendaient en grondant de l'Annapurna. Sur tout le parcours, il fallut porter Herzog et Lachenal, et c'est ainsi qu'il fut nécessaire de retraverser les hauts plateaux puis la jungle.

Après l'excès du froid, les voyageurs ressentaient l'écœurement de la chaleur. Le chairs en putréfaction des éclopés répandaient une puanteur affreuse. Le Dr Oudot les maintenait avec de la morphine. Et, sous les regards curieux des villageois, chaque jour, il lui fallait amputer, un à un, les doigts ou les orteils gelés et perdus, pour arrêter la gangrène. Ils atteignirent les régions civilisées vers la mi-juillet. Ils avaient, en vérité, dépassé les frontières de l'endurance humaine !

XI

Terminons cette Causerie, avec *La Revue des deux mondes* du 1er janvier 1952, en parlant, avec M. René Sudre, des « *Prix Nobel 1951* ».

Le prix de *Physique* a été attribué à Sir John Cockcroft et à Walton. Naturellement, ce sont des physiciens atomistes ; ils avaient découvert, en 1932, la transmutation des éléments par des méthodes artificielles. Avant eux, en effet, on ne se servait que des éléments radioactifs *naturels* pour attaquer les noyaux. On utilisait notamment les lourdes particules *alpha* du radium et du polonium. Leur vitesse ne dépassait pas 25.000 km-seconde ; « petite vitesse » en l'occurrence ! On pouvait se servir des rayons *bêta* ou électrons, beaucoup plus rapides, mais ils étaient trop légers. L'idée de Sir Crockfort et de Walton fut de faire appel à des éléments artificiels, créés par des décharges électriques sur des gaz, en l'espèce des *ions*, ou atomes privées de leurs électrons, dont le plus simple est le *proton* ou *ion d'hydrogène*.

L'énergie des courants obtenus par Crockcroft et Walton atteignait 600.000 électron-volts, mais ils formaient des courants massifs, si bien qu'ils obtenaient des bombardements équivalents à ceux qu'auraient produits deux kilos de radium. Ils bombardaient de la sorte une cible de métal léger, le *lithium*. Le célèbre Rutherford les aida à vérifier le fait que les noyaux de lithium ainsi bombardés éclataient, en libérant une énergie considérable. Ils bombardèrent de même du bore. Telles furent les expériences historiques des deux physiciens, en 1932. Ce que le prix Nobel récompense en eux, après vingt ans d'attente, c'est le principe qu'ils ont mis en évidence, à savoir l'importance des *instruments d'accélération* des atomes artificiels de bombardement. On a complètement abandonné leurs procédés, mais en les perfectionnant et c'est à eux en somme qu'on doit l'idée du cyclotron.

« Le dernier cri de la technique des accélérateurs est le « bévatron », qui atteindra une puissance de 3 milliards d'électron-volts, quand sa construction sera terminée. »

Cet instrument colossal, dont l'électro-aimant aura un diamètre total de 65 m., sera la gloire de l'Université de Californie.

Pour ce qui est de la *Chimie*, le prix Nobel a encore couronné des découvertes nucléaires. Les deux prix ont été donné à des Américains, Edwin

M. Mac-Millan, et Glenn T. Seaborg. La chimie actuelle s'occupe surtout de la découverte de corps artificiels « transuraniens », c'est-à-dire plus lourds que *l'uranium*. L'uranium portant le n° 92, on découvrit d'abord le 93, qui fut appelé *neptunium*, pour rappeler la planète qui vient au-delà d'Uranus. Le 94, n'est autre que le *plutonium* de la bombe atomique. C'est en effet la production en quantité industrielle de ce corps qui permit la construction de la bombe et les réactions en chaîne qui la caractérisent. Le 95 a été appelé *américium* et le 96, *curium*. On vient de découvrir le 97, appelé le *berkélium*. C'est le cyclotron de Californie qui a servi à toutes ces trouvailles. Mais à mesure que l'on avance, on ne peut plus trouver que des corps fugaces, dont la brièveté de vie est très grande.

Enfin, le prix Nobel de *Physiologie et de médecine* a été décerné à Max Theiler, bactériologiste de la fondation Rockfeller, qui s'est installé à Lagos, en Nigeria, pour y étudier et y combattre le microbe de la fièvre jaune. Cette maladie, pour nous, Européens, n'est pas plus dangereuse que la maladie du sommeil. Mais en Afrique, l'une et l'autre maladie font des ravages considérables. On sait, depuis Carlos Finlay, en 1883, que la fièvre jaune vient d'un moustique, tout comme le paludisme. Ce moustique est appelé aujourd'hui *Aedes Egypti*, bien que l'Egypte n'ait rien à voir avec son origine, plutôt, croit-on, sud-américaine. Son habitat se limite à deux bandes de 20° de latitude de part et d'autre de l'équateur. En couronnant Max Theiler, le prix Nobel couronne une belle victoire, dont « nous sommes fiers de penser qu'elle vient en droiture de Pasteur ».

L. Cristiani.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Histoire des Missions catholiques françaises

La librairie Arthème Fayard vient de publier, dans la collection « *Les grandes études historiques* », une **Histoire des Missions catholiques françaises** [1]. « Une histoire des Missions ? dit un vieux religieux à l'auteur, mais c'est une suite de noms et de chiffres ». « Cette boutade, continue l'A., m'indiquait l'écueil à éviter. Il s'agirait donc de retrouver, sous des noms et des chiffres, la valeur humaine, la valeur spirituelle des Missions qui se sont proposé au cours des âges le progrès moral des humains et qui l'ont souvent obtenu au prix du martyre » (p. 7).

Le but a été atteint : l'ouvrage est à la fois bien documenté et bien écrit. L'A. a consulté « quelques centaines de volumes », dont il présente les principaux, p. 13 à 18. Puis il expose son sujet d'une manière claire et vivante, qui est de nature à intéresser les lecteurs de toutes catégories, et même, pensons-nous, à supporter très bien la lecture publique dans les communautés. Composé dans un excellent esprit catholique, en même temps qu'avec objectivité, ce volume éclairera les esprits parfois déroutés par certaines publications tendancieuses. Nous allons signaler les données essentielles des quatre parties qui le divisent.

1. *Les Origines.* — Les croisades avaient « à l'origine tout au moins » un caractère missionnaire. Mais on connaît leur déviation rapide : ce n'est pas la force des armes qui convertit. S. François d'Assise eut le premier l'idée de recourir à l'évangélisation pure. — Il se présenta devant le sultan d'Egypte Mélek-el-Kamel, et échoua à son tour. Mais l'idée était lancée ; les Papes et S. Louis allaient s'efforcer de la réaliser ! Ils le firent surtout en recourant aux Franciscains et aux Dominicains, et en profitant des dispositions des Mongols. Ces hordes qui firent si souvent trembler l'Europe et saccagèrent tant de régions civilisées avaient la réputation d'être moins hostiles au catholicisme que les Musulmans : ne disait-on pas qu'il y avait beaucoup de chrétiens dans leurs rangs, et même haut-placés ? Il parut de bonne politique de se les concilier et de concerter avec eux la guerre contre le Croissant.

Le récit le plus intéressant de cette époque a été fait par le Frère Mineur Guillaume de Rusbrouk qui, muni des recommandations de S. Louis, partit de Constantinople le 7 mai 1253 et parvint jusqu'en Extrême-Orient. Il résulta de son expérience que les Mongols étaient effectivement tolérants, ou plutôt sceptiques, mais que le scandale causé par les chrétiens nestoriens qui vivaient parmi eux empêchait leur conversion : à quoi bon adopter une religion qui enseigne de belles choses, mais ne les fait pas pratiquer ? (p. 39-41). Leur tolérance permit cependant la constitution de deux archevêchés en Orient, l'érection d'une cathédrale à Pékin et la fondation de couvents franciscains en Asie. Mais quand la dynastie mongole fut vaincue et remplacée par celle des Ming, en 1368, ce fut le signal de l'effondrement. Une leçon était cependant acquise par ces premiers contacts : la nécessité de connaître les idiomes du pays. D'où la fondation de chaires de langues étrangères dans les centres d'études au XIII^e^ siècle.

Le schisme d'Occident et les guerres européennes (guerre de Cent ans) brisent l'effort missionnaire. Il repart sur de nouvelles bases au XVI^e^ siècle, à la suite des conquérants espagnols et portugais. Cette œuvre d'évangélisation a été sévèrement critiquée : il convient de la juger avec l'état d'esprit des contemporains. L'intention missionnaire des découvreurs de l'Amérique et de l'Afrique est à leur éloge. Beaucoup de leurs successeurs eurent un réel souci de la conversion des indigènes et réalisèrent des œuvres de bienfaisance stables. Mais à côté de cela, que de cruauté, d'abus et de nonchalance ! Et la liaison indissoluble entre le temporel et le spirituel, consacrée par le partage pontifical des nouveaux territoires entre Portugais et Espagnols constitue un grave inconvénient : c'est la tyrannie du « patronat » de ces deux nations.

Pendant ce temps, l'action missionnaire de la France est à peu près nulle.

2. *Le XVII^e^ siècle ou l'éveil de l'esprit missionnaire.* — Par contre, au XVII^e^ siècle, c'est la France qui a le plus beau rôle, et son action apostolique est aussi pure qu'ardente. C'est un fait que les principales initiatives d'évangélisation sont dues à des particuliers, et si ceux-ci ont recours au gouvernement, la religion n'en souffre pas.

La première réussite est le *peuplement du Canada* et l'apostolat des Indiens qui s'y trouvent. Les pionniers sont souvent des laïcs, hommes et femmes : Champlain, le duc de Ventadour, Brulard de Sillery, à Québec ; La Dauversière, Jeanne Mance, à Montréal. Ils font appel aux Franciscains, aux Jésuites, et aux religieuses telles que les Ursulines (Marie de l'Incarnation).

Les colons français sont d'une « généreuse audace envers les indigènes. Baptisés, ceux-ci devenaient les pairs des Français. Ils pouvaient habiter en France

[1] Bernard de Vaulx. — *Histoire des Missions catholiques françaises.* — In-8 cour. de 556 p., 900 f. — Paris, A. Fayard, 1951.

quand bon leur semblerait et acquérir, tester, etc. » sans demander leur naturalisation (p. 84). La méthode de contact était le village modèle. Mais tandis que « les réductions de l'Amérique du Sud admirées par Bougainville, par Voltaire lui-même, écartaient les Indiens de tout contact avec les Européens pour les mieux modeler », par contre, au Canada, c'est la fusion pour ceux qui le désirent : les colons sont les éducateurs des indigènes (p. 89-90). Cette activité est racontée par toute une littérature qui eut une grosse influence au XVII^e^ siècle. La « pièce maîtresse » est constituée par les *Relations* des Jésuites, qui paraissent à partir de 1632. Elles ont semblé suffisamment importantes, même de nos jours, pour mérier une réédition, faite magnifiquement, en 76 volumes, de 1897 à 1901, par les soins d'un protestant, au nom de la Société historique du Wisconsin.

La deuxième réussite importante, toujours à l'honneur de la France, est le *Séminaire des Missions Etrangères de Paris*, « la plus ancienne des sociétés spécifiquement missionnaire ». Il est dû, lui aussi, à des initiatives privées. Rome a été heureuse de l'utiliser pour abattre, avec beaucoup de peine, la tyrannie du patronat portugais en Extrême-Orient. Elle envoya ses missionnaires continuer l'œuvre du Père Alexandre de Rhodes.

Pendant ce temps l'effort de la France *en Proche-Orient* auprès du Gouvernement turc n'était pas négligeable. « Le régime des capitulations, amorcé sous François I^er^, développé par ses successeurs et étendu par nos ambassadeurs avec une curieuse audace, avait fini par faire, de tous les chrétiens, sujets ottomans, hérétiques et schismatiques compris, les protégés du roi de France. La coutume ratifia si bien notre rôle protecteur que bientôt tous les chrétiens d'Orient devinrent des « Francs » (p. 118). Les ambassadeurs en profitèrent pour faciliter, dans la mesure du possible, l'apostolat auprès des schismatiques.

3. *Le XVIII^e^ siècle ou le choc en retour.* — A cette époque, l'opinion fut profondément divisée, et même scandalisée, au sujet des *rites chinois*. L'A. résume la question aussi clairement que possible (p. 165 à 197). La clé de ces divisions — si l'on fait abstraction des rivalités de personnes, de Sociétés et de doctrine — tient, dit-il, à ce fait que le P. Ricci (mort en 1610), visait l'élite chinoise, tandis que les adversaires des Jésuites, c'est-à-dire surtout les prêtres des Missions Etrangères de Paris, réservaient leur apostolat à la masse. Quand les Jésuites prétendaient que les Chinois rendaient à Confucius et aux ancêtres son culte purement extérieur, ils étaient sincères, — quoique Ricci lui-même n'ait pas toujours été si catégorique ; c'est ainsi qu'il a écrit : « Rien qui sente l'idolâtrie, et peut-être est-il permis de dire qu'il ne s'y rencontre nulle superstition » (p. 172). En tout cas les lettrés auxquels ils s'adressaient pouvaient assez facilement faire la distinction entre cérémonies civiles et culte religieux. De leur côté, les PP. des Missions Etrangères de Paris et les autres religieux qui n'avaient pas les mêmes méthodes, étaient tout autant dans le vrai en constatant que les milieux populaires versaient dans l'idolâtrie et la superstition. Si bien que Rome pouvait en toute sûreté et sans se contredire approuver les rites interprétés d'une certaine manière, et les condamner quand ils étaient présentés différemment. C'est ce qui explique « les obscurités des textes pontificaux » (p. 193).

De même, quand la bulle *Ex quo singulari* (1742) eut mis fin aux discussions, et que les adversaires en apprécièrent différemment les répercussions en Chine, il est peut-être possible de concilier leurs positions à la lumière du même principe. Les Jésuites dirent que c'était condamner à mort l'Eglise chinoise ; les M. E. P. soutinrent que c'était la purifier. En réalité l'apostolat auauprès de l'élite cessa avec l'action des Jésuites, et l'apostolat auprès des masses continua. « De sorte que les uns et les autres gardaient tout de même une bonne part d'objectivité dans leurs jugements » (p. 197).

Le lecteur qui essaie de se faire une opinion en terminant ce chapitre, ne peut qu'admirer le principe de la méthode du P. Ricci et de ses confrères : « Pour la première fois, l'Orient abordait les étrangers sans les accabler du sentiment de sa supériorité » (p. 172) ; il savait dissocier l'essence du message évangélique et la civilisation où il s'était développé jusqu'alors. C'était faire une œuvre indispensable et urgente. C'est avec d'autant plus de peine qu'on regrette que le principe n'ait pas été appliqué avec suffisamment de prudence, et surtout que les divergences de points de vue aient été envenimées par des rivalités pénibles. On sait que, les conditions n'étant plus les mêmes à notre époque, Rome put abroger la bulle *Ex quo singulari* le 8 décembre 1938.

Naturellement les « philosophes » du XVIII^e^ siècle profitèrent de cette querelle pour attaquer le Pape et les missionnaires. Ils eurent aussi l'habileté de faire servir contre la religion les récits exotiques, d'où ils tirèrent la *légende du «bon sauvage* » et la thèse de la relativité absolue des coutumes et des religions. Ainsi on lisait sous la plume d'un missionnaire : « En France, on se découvre pour saluer ceux qu'on honore. Il faut au Siam se déchausser pour paraître avec respect devant le prince ; et la civilité veut, à la Chine, qu'on soit couvert et botté même en présence de l'empereur » (p. 199). Et le missionnaire en tirait « l'idée de relativité ». A bon droit. Mais des faits comme ceux-là étaient exploités avec mauvaise foi contre toutes les institutions européennes et chrétiennes.

Il résulta de cet ensemble une baisse énorme dans l'apostolat missionnaire en France. Au XVII^e^ siècle, cet élan avait été soutenu par une société civile qui était fervente et mystique ; or au XVIII^e^ cette société était devenue frondeuse. « Quoi qu'il en soit, la chronique des missions de ce siècle n'en offre pas moins de nobles et pittoresques figures » (p. 208) : Mgr Pigneau de Béhaine, M. Poulart des Places, le P. Labat, etc.

4. *Le XIX^e^ siècle ou l'apogée.* — La plus grande partie du volume est consacrée à l'apostolat missionnaire au XIX^e^ siècle. L'A. nous décrit l'activité des anciennes congrégations ressuscitées (M. E. P., Lazaristes, Spiritains), et les fondations nouvelles : Picpuciens (1800), Oblats de Marie (1826), Maristes (1836), Société du Vén. Liberman, qui devait se fondre avec celle des Spiritains (1848), Missions Africaines de Lyon (1856), Pères Blancs du cardinal Lavigerie (1868). Leur histoire est racontée avec la même aisance et la même clarté que celle des siècles précédents. Avec le même intérêt aussi. Dans le Levant, où se distingue le savant Eugène Boré, qui se fera ensuite Lazariste, c'est surtout le rayonnement intellectuel des écoles ; en Extrême-Orient, de grosses difficultés et des persécutions ; en Afrique, en Océanie et dans le nord du Canada, la foi se répand moins péniblement, et parfois même, comme au Cameroun, d'une façon prodigieuse. Nous ne pouvons entrer dans le détail de cette floraison incomparable, qui fait si grand honneur à la France. Notons seulement quelques réflexions exprimées ou suggérées par l'auteur.

Un fait frappant est l'*enthousiasme des missionnaires français*. On peut dire qu'ils sont bien d'un temps « qui aimait le panache » (p. 443). Ils foncent en avant avec autant d'insouciance de la mort que les cuirassiers de Reichshoffen. Aussi quelles hécatombes dans les débuts ! Combien de fois, en Afrique surtout, des expéditions entières disparurent en quelques mois ! On s'explique alors, par exemple, que : « Au commencement du siècle, après moins de cinquante ans d'existence, les Missions Africaines de Lyon aient perdu 393 de leurs membres, prêtres, frères ou religieuses » (p. 460). Peu importait : ils étaient aussitôt